

Clarice Lispector

Près du cœur sauvage



Traduit du portugais (Brésil)
par **Claudia Poncioni** et **Didier Lamaison**

des femmes
Antoinette Fouque

Près du cœur sauvage

Titre original : *Perto do coração selvagem*

© 1944, Clarice Lispector

© 2015, ayants droit de l'auteurice

© 1981, *des femmes*-Antoinette Fouque, pour l'édition française.

33-35 rue Jacob, 75006 Paris.

www.desfemmes.fr

2018, cinquième édition avec une nouvelle traduction.

ISBN PDF : 9782721008442

ISBN PNB PDF : 9782721008466

Diffusion CDE

Distribution SODIS

Clarice Lispector

Près du cœur sauvage

Traduit du portugais (Brésil)
par **Claudia Poncioni** et **Didier Lamaison**

des femmes

Antoinette Fouque

*« Il était seul. Personne ne prenait garde à lui,
il était heureux, tout près du cœur sauvage de la vie. »*

James Joyce,
Portrait de l'artiste en jeune homme,
Paris, Gallimard, 1992

PREMIÈRE PARTIE

LE PÈRE...

La machine de papa faisait tac-tac... tac-tac-tac... L'horloge s'est réveillée en un ding-ding sans poussière. Le silence s'est étiré zzzzzz. La garde-robe que disait-elle? Vêtement – vêtement – vêtement. Non, non. Entre l'horloge, la machine et le silence il y avait une oreille qui écoutait, grande, rose et morte. Les trois sons étaient reliés par la lumière du jour et par le froissement des petites feuilles de l'arbre qui se frottaient les unes aux autres rayonnantes.

Le front appuyé contre la vitre brillante et froide elle regardait vers l'arrière-cour du voisin, vers le grand monde des poules-qui-ne-savaient-pas-qu'elles-allaient-mourir. Et elle pouvait sentir comme si la terre chaude se trouvait tout près de son nez, battue, si odorante et sèche, là où elle le savait bien, le savait bien tel ou tel ver de terre s'étirait avant d'être mangé par la poule qui serait mangée par les gens.

Il y eut un moment grand, figé, sans rien, vide. Elle dilata les yeux, attendit. Rien ne se passa. Vide. Mais

soudain en un frémissement on a remonté le jour et tout se remit en route, la machine à trotter, la cigarette de son père à fumer, le silence, les petites feuilles, les poulets plumés, la clarté, les choses reprenaient vie pleines de hâte comme une bouilloire qui bout. Il ne manquait que le ding-ding de l'horloge qui rendait tout si beau. Elle ferma les yeux, feignit de l'écouter et au son de cette musique inexistante et rythmée elle se dressa sur la pointe des pieds. Elle fit trois pas de danse bien légers, ailés.

Alors subitement elle regarda tout avec dégoût comme si elle avait trop mangé de cette mixture. « Aïe, aïe, aïe... », gémit-elle tout bas fatiguée et puis elle pensa : que va-t-il advenir maintenant maintenant maintenant ? Et toujours dans la goutte de temps qui venait rien ne se passerait si elle continuait à attendre ce qui arriverait, comprends-tu ? Elle éloigna cette pensée difficile en se distrayant d'un mouvement du pied nu sur le plancher de bois poussiéreux. Elle frota le pied, épiait son père de travers, en attendant son regard impatient et nerveux. Rien ne vint pourtant. Rien. Difficile d'aspirer les gens comme un aspirateur.

– Papa, j'ai fait un poème.

– Quel est son titre ?

– Moi et le soleil. – Sans plus attendre elle récita – « Les poules qui sont dans la cour ont déjà mangé deux vers de terre mais je n'ai rien vu. »

– Ah bon ? Qu'est-ce que toi et le soleil avez à voir avec ce poème ?

Elle le regarda une seconde. Il n'avait pas compris...

– Le soleil est au-dessus des vers de terre, papa, et j'ai fait ce poème et je n'ai pas vu de vers de terre... – Pause.

– Je peux en inventer un autre maintenant même : « Ô soleil, viens jouer avec moi. » Un autre plus long :

« J'ai vu un petit nuage

pauvre ver de terre

je crois qu'il n'a pas vu. »

– Très joli, petite, très joli. Comment est-ce qu'on fait un si joli poème ?

– Ce n'est pas difficile, il suffit de se mettre à le dire.

Déjà elle avait habillé sa poupée, déjà elle l'avait déshabillée, elle l'avait imaginée allant à une fête où elle brillait entre toutes les autres filles. Une voiture bleue traversait le corps d'Arlete, la tuait. Puis venait la fée et la fille vivait à nouveau. La fille, la fée, la voiture bleue n'étaient que Joana, sinon le jeu serait ennuyeux. Elle s'arrangeait toujours pour trouver une façon de se placer dans le rôle principal exactement quand les événements mettaient telle ou telle figure en lumière. Elle travaillait sérieuse, silencieuse, les bras le long du corps. Elle n'avait pas besoin de s'approcher d'Arlete pour jouer avec elle. À distance elle possédait les choses.

Elle s'amusa avec les cartons. Elle les regardait un instant et chaque carton était un élève. Joana était la maîtresse. L'un d'eux était bon et l'autre mauvais. Oui, oui, et alors ? Et maintenant maintenant maintenant ? Et toujours rien ne venait si elle... ça y est.

Elle inventa un petit homme de la taille de l'index, avec un pantalon long et une cravate. Elle l'utilisait dans la poche de son uniforme de collègue. Le petit homme était une perle tant il était bon, une perle de cravate, il avait une grosse voix et disait depuis l'intérieur de la poche : « Majesté Joana, Votre Seigneurie peut-elle m'écouter une minute, seulement une minute pourrez-vous interrompre votre éternelle occupation ? » Et il déclarait après : « Je suis votre serviteur, princesse. Il vous suffit d'ordonner et je m'exécute. »

– Papa, qu'est-ce que je fais ?

– Va étudier.

– J'ai déjà étudié.

– Va jouer.

– J'ai déjà joué.

– Alors ne m'embête pas.

Elle tournoya et s'arrêta, observant sans curiosité les murs et le plafond qui tournaient et se fracassaient. Elle marcha sur la pointe des pieds en ne foulant que les planches foncées. Elle ferma les yeux et chemina, les bras tendus, jusqu'à rencontrer un meuble. Entre elle et les objets il y avait quelque chose mais quand elle attrapait cette chose dans sa main, comme une mouche, pour ensuite l'observer – même en prenant soin que rien ne s'échappât – elle ne retrouvait que sa propre main, rose et déçue. Oui, je sais, l'air, l'air ! Mais ça ne servait à rien, n'expliquait rien. Cela était l'un de ses secrets. Jamais elle ne se permettrait de raconter,

même à papa, qu'elle n'arrivait pas à attraper « la chose ». Tout ce qui était le plus précieux, elle ne pouvait pas le raconter. Elle ne disait que des bêtises aux gens. Quand elle racontait à Rute, par exemple, quelques secrets, ensuite elle se mettait en colère contre Rute. Le mieux c'était encore de se taire. Autre chose : si elle avait mal quelque part et si pendant que ça faisait mal elle regardait les aiguilles de l'horloge, elle constatait alors que les minutes passaient sur le cadran et qu'elle continuait à avoir mal. Ou alors, même quand rien ne lui faisait mal, elle restait à observer l'horloge, ce qu'elle n'était pas en train de sentir dépassait également les minutes comptées sur l'horloge. Maintenant, quand il arrivait une joie ou une colère, elle courait vers l'horloge et observait les secondes en vain.

Elle alla à la fenêtre, traça une croix sur le rebord et cracha dehors loin devant elle. Si elle crachait encore une fois – maintenant elle ne pourrait le refaire que la nuit – l'accident ne se produirait pas et Dieu serait tellement son ami à elle, mais tellement son ami que... que quoi ?

- Papa, qu'est-ce que je fais ?
 - Je t'ai déjà dit : va jouer et laisse-moi !
 - Mais j'ai déjà joué, je te jure.
- Papa sourit :
- Mais jouer c'est sans fin.
 - Si, ça s'arrête.
 - Invente un autre jeu.

– Je ne veux ni jouer ni étudier.

– Tu veux faire quoi alors ?

Joana réfléchit :

– Rien de ce que je connais...

– Veux-tu voler ? demande papa distrait.

– Non, répond Joana. – Pause. – Qu'est-ce que je fais ?

Cette fois papa gronde :

– Tape-toi la tête contre le mur !

Elle s'éloigne en faisant une petite tresse dans ses cheveux lisses. Jamais jamais jamais oui oui, elle chante tout bas. Elle a appris à tresser ces jours-ci. Elle va jusqu'à la petite table des livres, joue avec en les regardant à distance. Maîtresse de maison mari enfants, vert est homme, blanc est femme, carmin peut être garçon ou fille. « Jamais » est-il homme ou femme ? Pourquoi « jamais » n'est ni garçon ni fille ? Et « oui » ? Oh, il y avait beaucoup de choses entièrement impossibles. On pouvait rester des après-midi entiers à penser. Par exemple : qui a dit pour la première fois ceci : jamais ?

Papa termine son travail et va la retrouver assise en train de pleurer.

– Mais qu'est-ce que ça veut dire, ma fille ? – il la prend dans ses bras, regarde sans surprise le petit visage brûlant et triste. – Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Je n'ai rien à faire.

Jamais jamais oui oui. Tout était comme le bruit du tramway avant de s'endormir, jusqu'à ce que l'on soit

pris d'un peu de peur et que l'on s'endorme. La bouche de la machine s'était fermée comme une bouche de vieille femme, mais cela venait en serrant son cœur comme le bruit du tramway, sauf qu'elle n'allait pas s'endormir. C'était l'étreinte de son père. Son père réfléchit un instant. Mais personne ne peut faire quoi que ce soit pour les autres, on aide. Son enfant va, si libre, si maigrelette et précoce... Il respire pressé, secoue la tête. Un petit œuf, c'est ça, un petit œuf vivant. Joana que deviendra-t-elle?

LA JOURNÉE DE JOANA

Il est certain que je suis faite pour le mal, pensait Joana.

Que serait alors cette sensation de force contenue, prête à éclater en violence, cette soif de s'en servir les yeux fermés, entière, avec l'assurance irréfléchie d'une bête? N'était-ce pas dans le mal seulement que quelqu'un pouvait respirer sans peur, acceptant l'air et ses poumons? Le plaisir lui-même ne me donnerait pas autant de plaisir que le mal, pensait-elle surprise. Elle sentait à l'intérieur d'elle-même un animal parfait, plein d'inconséquences, d'égoïsme et de vitalité.

Elle se souvint de son mari qui probablement ne la reconnaîtrait pas avec une pareille idée. Elle essaya de se rappeler l'image d'Otávio. Pourtant, à peine sentait-elle qu'il était parti de la maison qu'elle se transformait, se concentrait en elle-même et, comme si elle avait seulement été interrompue par lui, elle continuait lentement à vivre le fil de l'enfance, l'oubliait et se déplaçait

à travers les pièces, profondément seule. Du quartier calme, des maisons éloignées, ne lui parvenait aucun bruit. Et, libre, elle-même ne savait pas à quoi elle pensait.

Oui, elle sentait à l'intérieur d'elle un animal parfait. Il lui répugnait de laisser un jour cet animal libre. Par peur peut-être d'un défaut d'esthétique. Ou par crainte de quelque révélation... Non, non, se répétait-elle, il faut ne pas avoir peur de créer. Au fond de tout peut-être, l'animal lui répugnait parce qu'il y avait encore en elle le désir de plaire et d'être aimée par quelqu'un de puissant comme sa tante morte. Pour, ensuite, cependant l'écraser, la répudier sans ménagement. Parce que sa meilleure phrase, toujours encore la plus jeune, était : la bonté me donne envie de vomir. La bonté était tiède et légère, sentait la viande crue gardée depuis longtemps. Sans cependant être entièrement pourrie malgré tout. On la rafraîchissait de temps en temps, on lui mettait un peu d'assaisonnement, juste assez pour la conserver, morceau de viande tiède et reposée.

Un jour, avant de se marier, quand sa tante vivait encore, elle avait vu un homme gourmand en train de manger. Elle avait observé ses yeux écarquillés, brillants et stupides, essayant de ne pas laisser échapper le moindre goût de la nourriture. Et ses mains, ses mains. L'une d'elles tenant la fourchette enfoncée dans un morceau de viande saignante – non tiède et reposée, mais extrêmement vivante, ironique, immorale –, l'autre se crispait sur la nappe, l'égratignait anxieuse

BIBLIOGRAPHIE

Les Éditions Triptyque (Montréal)

Claire Varin, *Clarice Lispector, Rencontres brésiliennes*, 2007
(première édition : Laval, Éd. Trois, 1987)

Payot & Rivages

Le Seul Moyen de vivre, Lettres, 2008

ET AUSSI

***des femmes*-Antoinette Fouque**

Benjamin Moser, *Pourquoi ce monde,*
Clarice Lispector, une biographie, 2012

Chroniques,

Édition complète sous la direction de
Benjamin Moser, 2019

Collection « La Bibliothèque des voix »

La Passion selon G. H., lu par Anouk Aimée, 1983

Liens de famille, lu par Chiara Mastroianni, 1989

L'Imitation de la rose, lu par Hélène Fillières, 2008

Amour et autres nouvelles, lu par Fanny Ardant, 2015

L'Heure de l'étoile, lu par Sterenn Guirriec, 2020

« Elle était si vulnérable. Se haïssait-elle pour cela ? Non, elle se haïrait plus si elle était déjà un tronc immuable jusqu'à la mort, capable de seulement donner des fruits mais non de croître à l'intérieur d'elle-même. Elle désirait encore plus : renaître toujours, couper tout ce qu'elle avait appris, ce qu'elle avait vu, et s'inaugurer dans un nouveau terrain où le moindre petit acte aurait un sens, où l'air serait respiré comme pour la première fois. Elle avait la sensation que la vie courait épaisse et lente en elle, bouillonnant comme une chaude couche de lave. »

C.L.

Près du cœur sauvage est le premier roman de **Clarice Lispector** (1920-1977), publié alors qu'elle n'a que vingt-quatre ans. La critique salue la naissance d'une grande écrivaine. Son œuvre, publiée presque entièrement en France par les éditions *des femmes*-Antoinette Fouque, est composée de fictions, de nouvelles, de chroniques, de contes et de correspondance qui font entendre une voix unique que cerne une écriture d'une précision implacable.